

EXPO JAZZ

Métamorphoses de Miles Davis

Le Musée de la **Musique** offre une exposition fascinante, mausolée éphémère qui met en lumière la vie et le génie du « prince des ténèbres ».

Si ce n'est pas la première expo intéressante dédiée à un jazzman, c'est la plus ambitieuse. Il fallait qu'elle se fasse ici, soixante ans après la première visite de Miles Davis lors du premier Festival de Jazz de Paris, organisé par la revue « Jazz Hot » à la Salle Pleyel. Accueilli fraternellement, Miles découvrait enfin « le monde », c'est-à-dire autre chose que les Etats-Unis.

Sa peau d'ébène laissait peu de doute sur son ascendance 100 % africaine. L'exposition de la Cité de la Villette montre combien il en a bavé. Au point que quand la baronne Pannonica de Koenigswarter, la madone des jazzmen, lui a demandé, comme à tous les musiciens qui passaient chez elle, d'écrire sur son livre d'or ses « trois vœux » (1), Miles n'en formule qu'un seul : « Etre blanc ! » Ces mots, écrits de sa main, font partie des innombrables témoignages et documents, souvent inédits, qui structurent cette exposition organisée avec autant d'intelligence que de sensualité. Au-delà de la musique, elle resitue la condition d'un musicien africain-américain dans l'ère pré-Obama. A un vieux copain blanc, le tromboniste Mike Zwerin, qui lui demandait un jour ce qu'il aimerait faire avant de mourir, Miles répondit en le regardant droit dans les yeux : « Etrangler un Blanc ! » Cette blessure de la ségrégation ne cicatrisera jamais. La rage froide, la révolte qui l'accompagnaient, on les devinera jusqu'à la fin au fond de chaque note de Miles. En même temps, il faut rappeler que Miles s'est toujours comporté comme le plus antiraciste des artistes, employé ou patron d'innombrables musiciens blancs.

« A Paris, à 23 ans, j'ai découvert que je pouvais être considéré simplement comme un être humain », écrit Miles dans son autobiographie. Comme un homme, aussi : à Saint-Germain-des-Prés, il vivra avec Juliette Gréco un amour qui les marquera tous

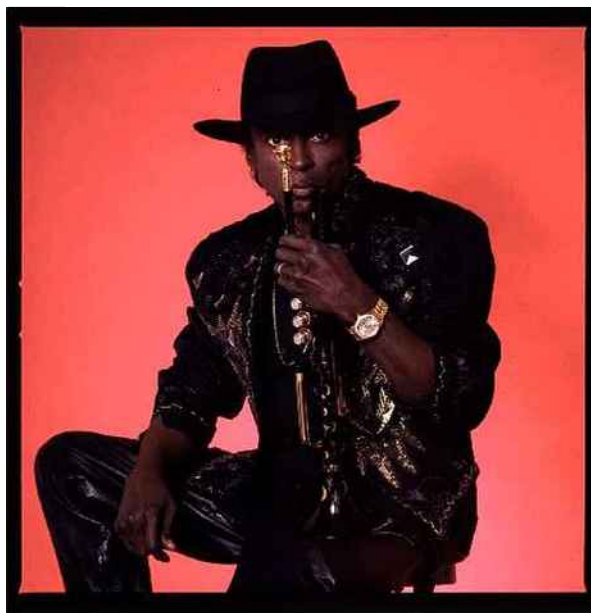
deux éternellement. Impossible de dissocier la beauté de cette musique et celle de son auteur. Dès l'adolescence, Miles séduit tout le monde. Il est adoué par les plus grands virtuoses de la trompette : le génial Clark Terry, bon client du papa dentiste de Miles, sera son maître, tandis que Dizzy Gillespie verra en lui son « petit frère ». Miles est un ado amusant, frondeur et très nature, un peu *bad boy*, malgré ses origines bourgeoises. Charlie Parker, le Bird, le prend sous son

de 1981, celui du retour inespéré après une éclipse de cinq ans durant laquelle nous étions des millions à retenir notre souffle comme si nos poumons s'étaient figés en même temps que les siens. Le parcours sinueux – aménagé sur 800 mètres carrés – épouse la chronologie de cette carrière en zigzags, découpée en huit épisodes, des big bands swing de Saint-Louis aux flirts poussés avec le funk et le rap. Malgré une césure abrupte (contrainte du lieu) entre

deux étages, on descend par un escalier interminable de l'époque « acoustique » aux années « électriques », ces dernières sont à juste titre revalorisées par l'espace important qui leur est consacré, et surtout par l'éblouissement provoqué par un brusque passage d'un noir et blanc dominateur et toujours un peu solennel aux couleurs les plus flashy.

Il est vrai que « We Want Miles » nous en met plein la vue. L'expo réserve bien des surprises, parfois anecdotiques, ainsi ce défilé de mode hilarant où Andy Warhol porte la traîne de Miles Davis, top model bougon, aussi bizarre et sérieux qu'un pape peint par Bacon. Il y a aussi ses peintures, inégales mais amusantes, sur lesquelles l'influence de Basquiat est transparente. Ce dernier est d'ailleurs représenté par deux de ses chefs-d'œuvre, constellés de références

à la musique de Miles et de Parker. Et puis, bien sûr, il y a la musique de Miles, omniprésente sans être envahissante. Un peu partout, on peut brancher ses propres écouteurs (ou ceux fournis par le musée) sur des postes d'écoute individuelle. Innovation : on peut, de-ci de-là, lire le manuscrit d'une partition, et même si l'on ignore le solfège, il est très amusant de comparer l'écriture brouillonne de Miles à celles, si policées, de ses compères Gil Evans, John Lewis ou Teo Macero. C'est encore une belle occasion de zapper quelques clichés grossiers : le jazz, c'est l'improvisation,



La beauté du personnage, son regard fulgurant et son élégance en ont fait un sujet idéal pour les plus grands photographes du xx^e siècle.

Anthony Barboza

Ellington, il a progressé à pas de géant, c'est surtout en s'appropriant l'écriture musicale. Afin que l'on puisse percevoir cette musique dans les meilleures conditions, on trouvera à chaque étape, une sorte d'igloo où s'isoler avec la musique de Miles, inspiré de la forme d'une sourdine Harmon, merveille de design, dont l'usage a énormément contribué au son unique du trompettiste. Vincent Bessières, le commissaire de l'exposition, a réussi à s'assurer la collaboration des enfants de Miles, d'innombrables musiciens et collectionneurs, d'où la stupéfiante richesse de son contenu.

Cette orgie d'images et de sons s'achève par la projection du concert d'adieu que Miles Davis, qui se savait déjà au seuil de l'éternité, a voulu offrir à son cher Paris peu avant sa mort, y convoquant tous les meilleurs acteurs de son épopée. C'était à la Villette, à portée de trompette de cette prodigieuse exposition, la première de cette ampleur consacrée en France à un artiste black. **Gérald Arnaud**

Du 16 octobre au 17 janvier, « We Want Milesw Miles Davis : le jazz face à sa légende ». Musée de la Musique - Cité de la Musique, 01-44-84-44-84, www.citedelamusique.fr

(1) « Les Musiciens de jazz et leurs trois vœux », par Pannonica de Koenigswarter, Buchet-Chastel.